

l'inconscient religieux (1981) et marquée par le retentissant *Dieu, un itinéraire* (2001). Il précise qu'il n'est ni historien, ni sociologue, et qu'il ne se sent pas cette vocation : seulement philosophe, mais à sa manière, soucieux d'observer et de déchiffrer les conduites humaines, bien plus que de gloser sans fin les grands classiques. En somme, il s'agit pour lui de penser l'impensable plutôt que repenser le pensé. A ce signe, on reconnaîtra peut-être un anthropologue, au sens pris par ce mot dans la culture française depuis une génération, précisément pour affirmer une visée intégrale contre les cloisonnements disciplinaires. Plus précisément, selon une formule qu'il a trouvée chez moi et qu'il apprécie (p. 222), il s'agit pour lui d'ouvrir une voie médiane « entre le manque à savoir des essais globalisants et le manque à comprendre des études spécialisées ». En d'autres termes, quand on s'attache au *religieux*, qu'est-ce que savoir et comprendre pour qui refuse un rationalisme étriqué, convaincu que la religion n'est plus rien après avoir été une illusion, et qui, faute d'avoir été touché par « la grâce », n'adhère à aucune foi révélée ?

Cette voie médiane passe entre deux philosophes qu'il ne nomme pas : Ludwig Feuerbach, pour qui le divin n'est qu'un reflet de l'humain et dont la critique de la religion entend délivrer l'homme de raison ; Maurice Blondel, pour qui une dialectique de l'incomplétude humaine débouche sur l'hypothèse nécessaire du surnaturel. Si je risquais une formule, je dirais que, pour R.D., le religieux, c'est l'homme tel qu'il est, révélé à lui-même dans ses profondeurs, sans illusion, et non l'illusion de l'homme, avec ses illusions. Vercors avait écrit en 1952 un brillant apologue, *Les animaux dénaturés* (auquel Jean-Pierre Deconchy fera écho avec *Les animaux surnaturés*, 2000, ou « la construction mentale de la singularité humaine »). Si l'homme est un animal dénaturé, ce n'est pas à la religion qu'il le doit, mais c'est parce qu'il est dénaturé qu'il est religieux. C'est tout le débat et la querelle sur la « nature humaine » qui se trouve ainsi ouvert à nouveaux frais et qui rebondit avec ses enjeux actuels, immenses et parfois tragiques, au-delà de toute spéculation.

Peut-on modifier l'homme ? s'était demandé Jean Rostand en biologiste en 1956. Aucune réponse ne vaudra, pense R.D., tant qu'on le réduira à sa physiologie, ou même à sa psychologie en ignorant cette essentielle dimension religieuse dont l'essence abstraite importe moins que les fonctions réelles. Il y met pourtant une condition, caractéristique de sa démarche : « Regarder l'ici et le maintenant de

près, oui, mais le réfléchir de loin, à travers l'ancestral et l'exotique ».

Les relations entre le religieux et le sacré n'ont jamais été simples, et le flou conceptuel qui les accompagne ne facilite pas leur intelligence. Le feu *sacré* est une image ambivalente – que l'on pense à la purification par le feu ou, mise en scène par les frères Rosny, cette guerre du feu, précieux comme peut l'être le pétrole pour nous. Et cette ambivalence qui tient à la nature de l'homme est un peu le moteur de l'ouvrage. R.D. l'explore et l'illustre sous cinq chefs : *fraternités* ou « l'énigme associative » (de l'institution monastique à la franc-maçonnerie) ; en opposition, *hostilités* (« l'athéisme militant n'a jamais été synonyme de paix ») ; clef de cette opposition, *identités* (« l'appartenance confessionnelle cimente un groupe comme ne le fait pas la science et le sépare de son voisin mieux qu'un conflit d'intérêt ») ; d'où *unité*, c'est-à-dire « comment réunir des gens séparés » (grâce à l'activité symbolique, où le rite – la liturgie – prime le livre et le verbe), en rappelant que « le sens est un sous-produit du lien ») ; enfin, bien sûr, *actualité*, « leçon de ténèbres », où l'on découvre qu'en matière de religion, « les économies coûtent presque aussi cher que les excès ».

On ne résume pas ce livre. On ne peut que donner envie de le lire, c'est-à-dire de se mettre, à la suite de son auteur, « à la dure école du fait religieux ». Celui-ci, en effet, ne relève pas seulement ni d'abord de la mémoire patrimoniale et de la culture enseignée : il est voie d'accès privilégiée à l'intelligence de l'homme en société, dans sa « profanité » même.

Émile Poulat.

124.14

DÉCOBERT (Christian),
EMPEREUR (Jean-Yves), édés.

Alexandrie médiévale 1. Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 1998, 114 p. (illustr., cartes) (coll. « Études alexandrines 3 »).

Après deux volumes déjà sur l'Alexandrie antique, voici un nouveau volume qui rassemble les contributions d'une journée d'étude à l'IFAO portant sur divers aspects de la célèbre mégalopole de l'Antiquité au Moyen Âge. Les recherches archéologiques de ces dernières années ont complètement modifié la connaissance que l'on a de cette cité antique. La période médiévale est moins étudiée ; il faut donc envisager une longue vie à la collection d'études entamée. Dans une contribution introductive, C.D. problématise l'architecture du

sommaire en privilégiant les questions méthodologiques relatives aux sources. On voit en effet s'affronter plusieurs approches d'historiens ou d'archéologues pour faire parler les matériaux : traces littéraires sur les monuments ecclésiastiques et les mosquées, céramiques, documents hagiographiques, récits de voyageurs, mais aussi l'impact des séismes comme le montre M. A. Taher (« Les séismes à Alexandrie et la destruction du phare »). Les céramiques étudiées par V. François proviennent principalement de deux dépotoirs où l'on peut apprécier l'origine des fragments retrouvés (de l'Espagne à la Chine) et le nombre de siècles attestés ; la localisation de ces dépotoirs renseigne sur les zones d'habitation *intra muros* mais aussi sur les niveaux de vie d'une partie de la population, capable d'importer ou de commercialiser des poteries plus chères que celles de la production locale. La contribution de R.-P. Gayraud, aussi sur les céramiques, insiste plus sur les liens d'Alexandrie avec les marchands génois ou vénitiens. Deux articles se répondent l'un l'autre : M. Martin rend compte des monuments chrétiens d'Alexandrie au XII^e siècle d'après Abū l-Makārīm alors que D. Behrens-Abouseif présente les caractéristiques de l'architecture musulmane de l'enceinte de la ville médiévale et de ses mosquées.

Trois contributions plus fournies et détaillées ressortent de l'ensemble : A. Martin (« Alexandrie à l'époque romaine tardive : l'impact du christianisme sur la topographie et les institutions ») récapitule toutes les sources de l'Antiquité tardive qui permettent d'évoquer la présence de monuments chrétiens, dans les divers quartiers de la ville. Ce que souligne ce spécialiste des œuvres d'Athanase d'Alexandrie et des premiers siècles du christianisme alexandrin, c'est la continuité entre les édifices chrétiens et les lieux de culte païens au cours du IV^e siècle. On aperçoit ainsi quelques aspects des grandes controverses théologiques à cette époque et la proximité des dignitaires ecclésiastiques avec les rouages du pouvoir. Malgré son étude magistrale *Athanase d'Alexandrie et l'Église d'Égypte au IV^e siècle (328-373)*, Rome, École Française de Rome, 1996, particulièrement pp. 141 ss., A. Martin ne se lasse pas de revenir sur l'interprétation des textes, y compris apocryphes comme les *Actes de Pierre*, qui attestent de l'existence des monuments chrétiens d'Alexandrie ; par exemple, elle situe résolument les églises de Baucalis et de la Théonas dans la partie occidentale de la ville. On lira donc avec profit la contribution parfois divergente de J. Gascou (« Les églises d'Alexandrie : questions de méthode ») qui remet en question l'opinion commune sur la continuité des sanctuaires chrétiens par rapport à

leurs antécédents païens (en particulier le Mithraeum, le Cesareum et le Therapeum). Plus qu'A. Martin, J. Gascou tient compte des sources médiévales coptes et arabes, dans la reconstitution des traces historiques des monuments chrétiens. Il ranime le débat en plaçant les églises de la Theonas et des *Boukolou* à l'est de la ville. Plus important encore, c'est son sens critique dont il faut s'inspirer dans l'exploitation historique des sources papyrologiques et hagiographiques, car son approche de la topographie met en scène les querelles entre l'ouest et l'est de la ville à propos des antagonismes dans la vénération des martyrs chrétiens, les deux figures fondatrices de l'évêque Pierre d'Alexandrie et de Marc l'Évangéliste.

La contribution non moins significative de C.D. (« Alexandrie au XIII^e siècle. Une nouvelle topographie ») aborde le sujet délicat de la perte d'influence de la cité à la période médiévale. Tout en évoquant le rôle commercial du port d'Alexandrie, il met en relation le décentrement de la ville sur le plan administratif par rapport au Caire, avec l'établissement des édifices religieux de l'islam. Le choix du XIII^e siècle comme période d'étude lui permet de rendre compte des grandes mutations sociales liées à la vie religieuse, ainsi que la naissance de quartiers autour des lieux de rassemblement des nouveaux courants religieux, les *khanqāh* et les *ribāt*, les premiers étant proches du pouvoir politique, les seconds voulant manifester leur autonomie par rapport au pouvoir. On peut souhaiter que cette approche webérienne de la gestion du religieux en islam (voir déjà de Christian Décobert, *Le mendiant et le combattant, L'institution de l'islam*, Seuil, Paris, 1991) soit encore développée à propos d'autres périodes de l'histoire de cette cité, phare de la culture dans l'orient méditerranéen.

Jean-Daniel Dubois.

124.15

DELISLE (Philippe).

Histoire religieuse des Antilles et de la Guyane françaises. Des chrétientés sous les tropiques ? 1815-1911. Paris, Karthala, 2000, 347 p. (bibliogr., illustr., cartes, annexes, index) (coll. « Mémoires d'Églises »).

Peu de travaux existent sur l'histoire religieuse des Antilles au XIX^e siècle, hormis la thèse de doctorat (soutenue en 1994) non publiée d'Agnès Thibault sur le rôle et l'action de l'Église catholique en Guadeloupe après l'abolition (1848-1911). L'ouvrage de P.D. vient enfin combler cette lacune. Il est en effet difficile de comprendre l'évolution culturelle et